

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 48

Artikel: Pour un mari
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Samedi 27 novembre 1909.



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).**Administration (abonnements, changements d'adresse),****E. Monnet, rue de la Louve, 1.**

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.**ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.**
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.*Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.***SERVICE GRATUIT**

du journal, durant les mois de **Novembre** et **Décembre** 1909, aux nouveaux abonnés d'**UN AN, à partir du 1^{er} JANVIER 1910.**

LA VESTE DE M. FIFET

MONSIEUR FIFET, le beau Fifet, comme on l'appelle familièrement, n'a pas été réélu conseiller communal. Les affaires de sa petite ville n'en iront pas plus mal ; mais, pour sa vanité à lui, le coup a dû être rude. Durant trois jours on ne le revit pas au café de la Concorde, dont il est l'habituel plus considéré, à cause de l'élegance de sa mise et de ses manières. Il y a sa place sous le portrait de Louis Ruchonnet, à la table où se groupent les notabilités et qui est la seule ayant des chaises rembourrées. De là rayonne sur toute la salle le regard du beau Fifet, par dessus sa fine moustache, son haut col, son plastron à boutons d'or et son gilet de velours bronzé. Et d'un bout à l'autre du café vibre sa voix chaude et bien timbrée, qu'on entend volontiers, car, c'est une justice à lui rendre, il parle bien et ne manque pas d'esprit.

Ce n'est pas à l'endroit accoutumé que le beau Fifet alla s'asseoir, quand, jeudi, il reprit le chemin de la Concorde. A l'ahurissement de M^{me} Blanc, la patronne, il se terra dans un angle, sans mot dire, et parut s'absorber dans la lecture de la *Revue*, dont il s'était fait une sorte d'écran contre la maligne curiosité de ses anciens électeurs. Le beau Fifet n'avait pas remarqué qu'il était seul au café, avec M^{me} Blanc qui, du comptoir, s'avancait pour le servir. Fallait-il qu'il fût démonté !

— Cela nous a fait bien de la peine à tous, crut devoir lui dire cette bonne femme, d'apprendre que les élections n'ont pas bien tourné pour vous. Mais quoi ! le monde est si ingrat, si injuste !...

— Dites donc, madame Blanc, interrompit le beau Fifet, vous devez savoir pourquoi mes propres amis m'ont lâché ?

— Oh ! moi, mon cher monsieur, j'aurais trop à faire si je voulais prêter l'oreille à tout ce qui se dit par ici. Mais demandez donc à Ambühl, le tonnelier : il est justement dans la petite salle, en train de manger une fondue. Vous ne trouverez personne dans toute la ville qui soit mieux que lui au fait de la politique et qui, dans son faux romand, vous parle avec plus de franchise et de bon sens...

— Excellente idée ! madame Blanc, je vais le rejoindre... Vous nous apporterez, s'il vous plaît, une bouteille de votre Villeneuve de dernière les fagots.

Le dos au feu, les coudes à table, le nez plongé dans le « caquelon », où il péchait des carrelets de pain enduits d'Emmenthal fumant, filant et coulant, maître Ambühl n'avait pas entendu le pas du beau Fifet ni pris garde à son salut.

— Je ne vous dérange pas ? fit ce dernier en

feignant de contempler une scène de chasse chromolithographiée.

Sans perdre une bouchée, le tonnelier poussa un grognement qui voulait dire évidemment : « Mettez-vous où il vous plaira ; mais, donnerwetter ! laissez moi manger ma fondue en paix ! » Il eut bientôt fini, d'ailleurs, et comme M^{me} Blanc entraît, portant une bouteille poudreuse et des verres, il repoussa le poêlon vide, s'administra un grand coup de vin nouveau, puis se mit à bourrer méthodiquement une grosse pipe d'écume.

— Voulez-vous me faire le plaisir de partager avec moi un doigt de Villeneuve ? demanda le beau Fifet en s'asseyant en face de lui.

— Mossié Fifette, répondit Ambühl, ché fous remercie, mais ché refuse pour teux raisons : la première il est celle-ci : ché n'aime bas le fin fieux, et la seconde raison, il est celle-là : ché fôt contre vous.

— Vous avez voté contre moi, monsieur Ambühl ? Je ne saurus vous en vouloir : c'était votre droit. Beaucoup ont fait comme vous, au reste ; et cela nous empêchera pas de trinquer... avec du vin nouveau, puisque vous le préferez.

— A la gondition que chagun il règle son égot.

— Décidément, vous êtes intraitable ! Moi qui me faisais un plaisir... Oui, un plaisir, mon cher monsieur Ambühl, d'autant plus que au fond je vous suis reconnaissant d'avoir contribué à m'épargner la corvée du Conseil communal... Je ne tenais plus à figurer sur la liste ; on m'y a fourré malgré moi...

— Alorsse, nous pouvons boire ensemble sans arrière-pensée, puisque la votre échec, il gomble tous vos feux ?

— Sans doute, monsieur Ambühl, sans doute, ma philosophie plane bien au-dessus de ces menus incidents de la vie du citoyen... Elle ne serait pas fâchée cependant, ma philosophie, de discerner les mobiles auxquels ont obéi les auteurs de ce que vous voulez bien appeler mon échec.

— Sans fous gommader, mossié Fifette, barlezblus glairement, Himmelkreuzdonnerwetter ! barlez vrançais gomme moi !

— Eh bien, mon cher monsieur, je voudrais savoir pourquoi vous avez voté contre moi.

— A cause de votre discours de samedi... Fous asez barlé de protécher la gommerce et l'industrie indichènes...

— N'était-ce pas mon devoir ?

— Oui, mais on ne dit bas ces chosses quand on s'habilie gomme fous, à Paris.

— Ah ! ça, je n'aurais donc pas le droit de faire venir d'où il me plait mon lingé et mes autres vêtements ?

— Oui, seulement il faut qu'il n'y ait pas de disgordance entre vos paroles et votre redingote ou votre chemise.

— Je vous jure que j'étais sincère en prenant la défense des industries nationales...

— Aussi, mossié Fifette, voyez la chustice des représentants des industries nationales : ils vous ont donné une veste... une veste en pon drap du pays !

V. F.

Extraction. — On nous envoie la boutade que voici :

L'agent d'affaires Grippe Sou a une réputation d'habileté à faire casquer les débiteurs solidement établie.

L'autre jour, une maman, tout en pleurs, conduisait à l'infirmier son gamin qui venait d'avaler une pièce de vingt centimes, laquelle lui était restée dans le cou !

Un passant compatissant s'enforme des circonstances de l'accident, et, après un moment de réflexion :

— Ma bonne dame, ne vous tourmentez pas outre mesure. Mais, au lieu de vous rendre à l'infirmier, allez de ce pas chez l'agent d'affaires Grippe-Sou, et je vous jure qu'il ne sera pas long à extraire la malencontreuse pièce : il en a extrait de bien plus douloureuses !...

(Authentique.)

POUR UN MARI

On nous écrit :

Cher *Conteur*,

Voici encore une missive en vers que m'adresse un mien ami du fin fond du canton :

Un mari, s. v. p.

Un mari, de grâce, un mari,
 Ainsi soupire ma voisine.
 C'est tout son regard, tout son cri :
 Un mari, de grâce, un mari.
 Jeune ou vieux, bien ou mal appris,
 De bonne ou de mauvaise mine ;
 Un mari, de grâce, un mari,
 Ainsi soupire ma voisine.

A la recherche d'un mari,
 Elle irait jusqu'en Allemagne,
 En trottant comme une souris,
 A la recherche d'un mari.
 Pour rencontrer l'oiseau cherri,
 Quand elle se met en campagne,
 A la recherche d'un mari,
 Elle irait jusqu'en Allemagne.

Pour attraper ce beau mari,
 Elle court d'église en église,
 Le nom de Dieu lui sert d'abri,
 Pour attraper ce beau mari.
 Passant du noir au blanc, au gris,
 Comme on changerait de chemise,
 Pour attraper ce beau mari,
 Elle court d'église en église.

Pour décrocher ce cher mari,
 Elle fait assaut de toilettes,
 Comme les dames de Paris,
 Pour décrocher ce cher mari.
 Mais encore aucun ne s'est pris
 A ce parfum de violettes.
 Pour décrocher ce cher mari,
 Elle fait assaut de toilettes.

Et voici la réponse que je lui ai donnée :

RÉPONSE.

Ami, je plains votre voisine,
 Car elle doit beaucoup souffrir,
 Et du mal cruel qui la mine,
 Je voudrais pouvoir la guérir.

Ami, je plains votre voisine.....
Est-elle belle ou laideron,
A-t-elle une coiffade assassine,
Son aspect est-il plat ou rond ?
Quand elle court à la fontaine
Pour y querir un plein bidon,
A-t-elle gracieuse dégaine
Ou va-t-elle comme un oison ?
Quand elle croise, dans la rue,
De beaux garçons, Pierre ou Louis,
Sans être prise de berlue,
Fait-elle face à l'ennemi ?
Fréquente-t-elle le dentiste ?
Ou bien trente-deux fausses dents,
Lui font-elles, ce serait triste,
Un sourire trop éclatant ?

Dans une prochaine missive,
Dis-moi tout, ami de mon cœur ;
En attendant qu'elle m'arrive
C'i l'ordonnance du docteur :
Qu'elle soit vieille, triste, laide,
Jaune, cagneuse, claudicant,
A tout cela, le seul remède,
Ce serait deux cent mille francs.

X.

UNE CATASTROPHE

Nous recevons la lettre suivante :

Au Conteure vaudois.

Messieurs,

En lisant, dans le *Conteur*, deux histoires : « Vers le ministre », cela m'a remis en mémoire un fait qui s'est passé il y a quelques années.

Dans un village du canton, dont je tairai le nom, une maîtresse d'école n'accordait pas volontiers, à ses élèves, de sortir pendant les leçons.

Un jour, un gamin demande à sortir. Refus de la maîtresse.

L'écolier revient à la maison, tout en pleurs, la mine déconfite. Hélas ! une... catastrophe était arrivée.

Le père, indigné contre la régente, s'en va droit, avec son enfant, chez le pasteur, expose ses griefs et, faisant tourner son garçon :

— Regardez-voi, pourtant, monsieur le ministre, n'est-ce pas révoltant ! Témoin de vous, pourriez-vous ça avaler !!!

Une fidèle lectrice du « Conteur ».

« L'AFFAIRE STEINHEIL » AU VILLAGE

CROQUIS VAUDOIS

DANS la grande cuisine de madame Louise, la soupe du soir mijote doucement sur le vieux potager. Une savoureuse odeur de raves et de pommes de terre s'échappe de la grosse marmite dont le couvercle brusquement s'est soulevé deux fois. La fumée lèche les murs noircis de la vaste cheminée et caresse au passage les jambons rebondis et les quartiers de lard suggestifs. On vient de « faire boucherie ».

Lentement, six heures sonnent au clocher du village. La porte s'ouvre, une bouffée d'air froid précède l'entrée du grand François, le facteur. Peu loquace, ce soir, le bonhomme pose la *Revue* sur la table et continue sa tournée dans les maisons voisines.

Madame Louise, qui coupe un oignon dans la précieuse soupe, quitte précipitamment ses casseroles, et, le couteau encore à la main, s'empare avidement du journal. Devant le feu, la grand'mère continue à chauffer ses mains amagries et poursuit une rêverie sans fin...

— Voyons-voir ce qu'ils en disent, ce soir, de cette dame Steinheil ? — Et la paysanne énonce d'une voix claironnante les titres sensationnels : Le tampon de ouate, — La tache d'encre, — La nuit du crime.

Brusquement réveillée, la vieille, intéressée elle aussi, asquesce à son tour :

— Ab ! c'est cette dame qui a tué son homme ! Sans répondre à sa mère, madame Louise se tourne vers moi et propose :

— Dites-donc, vous qui lisez si vite, venez-voir à la chambre nous raconter tout ça ; vous avez bien le temps.

On allume la lampe, je m'installe sur le gros fourneau de molasse et, après un regard terrifié sur les quatre colonnes qu'il faut déclamer, je commence.

Mes auditrices se passionnent, leurs yeux brillent, leurs réflexions s'entrecroisent et me donnent le temps de reprendre haleine.

— Y disent qu'elle est bien belle, n'est-ce pas ?

— Quand même, faut-y qu'elle en ait une tête pour répondre pareillement au juge !

— Oui, mais, à savoir si elle pourra tenir jusqu'au bout !

Et madame Louise, que le magistrat intéresse décidément — elle a un cousin qui a été président du tribunal — constate :

— Il doit avoir la tête cassée à la fin de la journée, ce pauvre président !

— Quant même, elle en a eu, des amants !

— Oui, mais, à Paris, c'est tout comme ça ! Et puis, maintenant, elle en a bien de plus d'avoir tué son homme !

— Et sa mère, donc ; il paraît qu'elle était bien riche et bien gentille.

— T'y possible, qu'il y ait des femmes pareilles par le monde !...

Ouf ! ma lecture est finie, et je vais enfin pouvoir m'échapper. Mais non, hélas ! il faut discuter encore ; on veut mon avis : est-elle coupable ? Bien sûr que oui, n'est-ce pas ? Pensez-vous qu'elle sera condamnée, ou bien va-t-on l'acquitter ? Monsieur Jean-Pierre, entré sur ces entrefaites, déclare tout bonnement qu'il faut lui couper la tête, parce que, bien sûr, c'est elle qui a fait le coup.

Ah ! comme j'aimerais leur crier, à ces braves gens qui ont peiné tout le jour en conduisant la charrue : « Plantez donc là madame Steinheil, Paris et le Président, et parlons d'autre chose, voulez-vous ?... Alors, madame Louise, quand finissez-vous de rentrer les abondances ? Avez-vous déjà commencé la lessive ? C'est donc vrai que le Jules à la Jeanne'te n'a pas fini d'arracher ses pommes de terre ? »

A ce moment, la vieille grand'mère qui depuis un instant semble retombée dans les lointains souvenirs de son jeune passé, se redresse lentement dans le vieux fauteuil et prononce sentencieusement cette parole, naïve expression de son âme simple de Vaudoise de la bonne antique roche :

— Quand on a un homme, voyez-vous, il ne faut plus regarder les autres, voilà tout !

Novembre 1909.

Xx.

LO BON DIEU NE DÉMANDE

PAS MÈ QU'ON PAO

JÉRÔME à Tiuriond s'étai maryâ avoué la Fanchetta à Crebiet de pi Coudracourtena.

Quin affére cein l'avâi étai dein lo velâdz ! On arâi djurâ que l'étai Napoléon que maryâve la reina Berthe que voulrè père l'ant pardieu prau cogniu. L'étant ti que à la noce, et po borâ... faillâi vère clli borâdz. Por quant à soupâ, on ein dêveze adî pè Coûracourtena : de la soupa do bouillon (sein la meinta que dio), et de la soupa ài tchou, — duve soupe, dau dzernadzo do porrâ et dâi macaroni, et po la tsé : dâi z'atriaux, dau routi et dau bistèque ; trai sorte de salarda : de la salarda à rampon, de la salarda ài reparâo, et de la salarda à la salarda. Jamé la boudrâ dâi dzein de Coûracourtena s'étai vu à onna fita dinse. Etein sè reintorneint, ie se deseint en leu mimo : « Lau manquâe rein por itre bin benhiro. »

— Lau manquâe rein, bin su que na, ma tot

parâi, n'ant jamé pu s'accordâ l'on l'autro. Dâi z'insurte, dâi djuremeint, dâi sacremeint, dâi remauffâfe, tota la saintâ dzornâ, po dâi rein dau tot. Et adi dinse du on bounan à on autre. L'arâi mi faliu-sé separâ que de sè niézi dinse, dzor et né, por cein qu'âo lhî sè dépaisivant de sè verâ lau duve rite et de ronflâ, que fâsant ào pi fêre.

N'avant min z'u d'enfant, mâ su pas mau l'êbahia de cein.

On coup, vaitcè que Jérôme que l'avâi étai à la fâire de la Saint-Martin, ie revint à l'ottô tot moindro, tot biévo, tot fliappi. Avâi-te bu onna quartetta de trau, n'ein sé rein, mâ cein sè pao bin.

Sé met à se cutsi su son lhî et pu à plieindre, à plieindre, qu'on arâi djurâ que voliâve boufbâ ; et pu à fêre dâi veindzeinse po regouaissâ. Sa fenna, la Fanchetta, lái tegnâi la fîta tandu que lo poûro Jérôme vegnâi asse passâ qu'on panaman.

— Eh ! mon Dieu t'è possiblio, crâio que vu mourî : pu pe rein mè... soflâi !

— Oh bin ! se l'e dinse, mon poûro Jérôme, que te pouisse pe rein soflâi, tè faut pire sobrâ : vâi-to, lo bon Dieu no démande pas l'impossiblio !

L'e dinse que Fanchetta à Crebiet consolâve Jérôme Tiuriond.

MARC A LOUIS.

L'AGE DE LA PIPE

LES encyclopédies déclarent, avec un ensemble touchant, que la pipe ne date guère que de 1560, époque à laquelle Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, en rapporta à Paris quelques modèles, avec les premiers spécimens de tabac.

Quelle erreur, si l'on en croit les mémoires de Pierre Crignon, poète et navigateur dieppois, auteur de la chanson des *Pilotes de Jean Ango*. Pierre Crignon, en 1525, écrivait ceci :

« Hier, j'ai rencontré un vieux matelot et j'ai bu avec lui un broc de vin de Bretagne. Tout en buvant, il a soudain sorti de sa bouquette un objet en terre blanche que j'ai pris d'abord pour un écritoire d'écolier ; on eut dit d'un encier avec un long tuyau et un petit gallimard ; il a rempli le gros bout de feuilles brunes, cassées par lui dans le creux de sa main, a bouté le feu dessus au moyen du briquet, et l'instant d'après, ayant mis le tuyau entre ses lèvres, il soufflait de la fumée par la bouche, ce qui fort m'émerveilla. Il m'apprit alors que les Portugais lui avaient appris cela et qu'eux-mêmes le tenaient des Indiens Mexicos. Il appelle cela pétuner et dit que ce pétunage élaïrcit les idées et donne des pensées joyeuses ! »

Nous voilà bien renseignés.

Quo qu'il en soit, l'usage du tabac à fumer se répandit vite parmi les soldats et les gentilshommes ; les peuples navigateurs adoptèrent tout de suite la pipe en terre. Voyez plutôt, les joyeuses toiles des Hollandais et des Flamands qui représentent des scènes de tabagie et de taverne.

Au dix-huitième siècle tout le monde fume : lisez Saint-Simon et voyez l'anecdote des princesses royales, surprises à Marly, par le Dauphin, alors qu'avec une gravité impayable elles culottaient de longues pipes en terre qu'un valet sur leur ordre avait été chercher au corps de garde.

Vient la révolution : tous les sans-culottes, tous les patriotes ont le brûle-gueule dans les dents.

Citoyen intendant, dit Kellermann à l'intendant général Dufour-Laumier, si tu n'as pas de pain, donne-moi du tabac pour mes hommes.

Fumez donc, tas de clamps, dit aux pestiférés de Jaffa le grand médecin Desgenettes : ça chasse la maladie et ça distrait !

Bourrez vos chippardes, allumez-les au